



LIFE DURING WARTIME

Todd Solondz

Né le 15 octobre 1959 à Newark, New Jersey. Pour l'obtention de son diplôme de cinéma en 1989, Todd Solondz réalise une comédie noire et amère intitulée **Fear, Anxiety and Depression** qui pose d'emblée les jalons d'un cinéma atypique. Il se place définitivement en marge du cinéma hollywoodien conventionnel en 1995, avec **Bienvenue dans l'âge ingrat**, Prix du jury à Sundance et Deauville, qui narre l'initiation désenchantée à la vie adulte, d'une jeune fille de douze ans.

Happiness, réalisé en 1998, enfonce le clou et impose son auteur comme l'un des grands espoirs du cinéma indépendant américain. Prix de la Critique à Cannes, le film est une critique acerbe des travers de la société américaine middle class, thème revisité, trois ans plus tard, dans **Storytelling**. Choquant, féroce, dérangeant, pervers, déstabilisant, son cinéma provoque le malaise, ne laissant personne indifférent.

En 2004, **Palindromes**, qui égratigne la société sous toutes ses coutures en suivant une adolescente désirant avoir un enfant, se situe dans la même veine. Todd Solondz marque une longue pause de cinq ans avant de revenir en force avec la suite d'**Happiness**, **Life During Wartime**, comédie familiale qu'il présente en 2009 au Festival de Venise et pour laquelle il obtient le Prix du Meilleur Scénario

2009 (sortie France : 28 avril 2010) - États-Unis - couleur - 1h36 - VO

film de **Todd Solondz** (réalisation et scénario)

image : **Edward Lachman** - montage : **Kevin Messman** - premier assistant réalisateur : **Stuart Williams** - décors : **Roshelle Berliner** - costumes : **Catherine George** - musique : **Doug Bernheim** - son : **Fric Offin** - effets visuels : **Lucien Harriot** - directeur artistique : **Matteo De Cosmo** - scripte : **Liliana M. Molina** - casting : **Gayle Keller** - production : **Werc Werk Works** - producteurs : **Christine Kunewa Walker** et **Derrick Tseng** - distribution : **Le Pacte**.

avec : **Shirley Henderson** (Joy), **Allison Janney** (Trish), **Michael Lerner** (Harvey), **Ciaran Hinds** (Bill), **Chris Marquette** (Billy), **Rich Pecci** (Mark), **Charlotte Rampling** (Jacqueline), **Paul Reubens** (Andy), **Ally Sheedy** (Helen), **Dylan Riley Snyder** (Timmy), **Renée Taylor** (Mona), **Michael Kenneth Williams** (Allen), **Emma Hinze** (Chloe), **Gaby Hoffman** (Wanda), **Carmen Marie Colon Mejia** (Sarah), **Fernando Samalot** (Eddie), **Ai Meng** (Jesse), **Brian Tester** (Dave).

COURT MÉTRAGE : ARRÊT DEMANDÉ

2007 - France - couleur - 10 mn

film de **Thomas Perrier** (réalisation et scénario) - image : **Steven Petitteville** - montage : **Jenny Frenck** - décors : **Anne-Karin Faivre** - son : **Xavier Piroëlle** - production : **Karé Productions**

avec : **Virginie Caliarì**, **Laurent Benoit**, **Clément Michel**, **Martine Fontaine**, **David Roussel**, **Anne Charrier**, **Pascal Vincent**

Cet après-midi là, Patrice rencontre Magalie pour la première fois. Pour la première fois ils s'apprêtent à faire l'amour. Mais Magalie n'a pas tout dit. Et Patrice n'a encore rien vu.

D'abord comédie adultérine de facture classique, **Arrêt demandé** vaut surtout par l'incongruité de sa deuxième partie. Éloge du travestissement, cette dernière partie, très drôle, repose sur les épaules de Pascal Vincent, ex-Robin des bois, assumant tout le poids grotesque d'une situation de quiproquo plutôt bien traitée. La preuve que, même sans la troupe qui le fit connaître sur les planches et à la télévision, l'acteur possède un potentiel ne demandant qu'à être utilisé par les réalisateurs de comédies imaginatives. **R.A.D.I.**

Voici une quinzaine d'années que Todd Solondz s'acharne à mettre sous vitrine la middle class américaine, depuis ce New Jersey résidentiel dont il est issu. Si l'on en croit la tonalité de ses films, il a dû beaucoup en souffrir. Son œuvre, depuis **Bienvenue dans l'âge ingrat** (1996) jusqu'à **Palindromes** (2004), offre un exemple quasiment sans équivalent de haine sublimée, de vitriolage serein, d'élégance sardonique. C'est un travail d'entomologiste qui met à nu la monstruosité névrotique de ses personnages, leur goût pitoyable des convenances, leurs perversions les plus scabreuses. Le plus terrible est la douceur de l'opération, qui aliène les sujets à leurs poisseux secrets en même temps qu'il fige le rire du spectateur en un rictus d'effroi.

Jacques Mandelbaum - Le Monde

Le plus drôle, et le plus terrifiant aussi, c'est le regard sans espoir que pose Todd Solondz sur l'Amérique et, plus généralement, sur l'humanité souffrante. Dans ses films, les hommes sont, généralement, des pervers polymorphes et inguérissables, sans volonté devant les pulsions qui les submergent. Et les femmes, qui brament leur désir de vivre une vie "normale" avec des hommes "normaux", sont, toutes, des cinglées hystériques, en grande partie responsables de l'état lamentable de leurs compagnons ou maris.

C'est le cas de ces trois sœurs (qu'on avait découvertes dans **Happiness**, l'un des premiers films du réalisateur, mais interprétées par d'autres comédiennes) : Joy est une vieille petite fille dont les mecs se tuent les uns après les autres. Helen, socialement la plus brillante (elle sort avec Keanu), est une doloriste agressive qui ne fait que pardonner aux autres les insultes dont elle les abreuve. Trish, elle, dont le mari pédophile sort tout juste de prison, a bien du mal : sa sexualité la tourmente et ses deux enfants aussi - la fillette est déjà droguée aux tranquillisants et le gamin lui pose des questions embarrassantes sur son papa et sur les terroristes.

Ces frustrés grotesques, engoncés dans leurs ridicules, sont depuis toujours la cible du cinéaste. Mais la haine qu'il leur

Curieux projet donc, qui intrigue au premier abord et entraîne deux types de sentiments contradictoires : soit la déception devant le manque d'inspiration d'un cinéaste qui n'avait pas donné de nouvelles depuis six ans, soit l'admiration devant l'illustration de cette fameuse légende cinéophile qui veut qu'un véritable auteur ne fait que tourner inlassablement le même film.

Finalement peu importe ces deux sentiments puisque le film existe par lui-même et ne nécessite pas le fait d'avoir vu la première œuvre. Le plus important c'est que le cinéma de Todd Solondz ne change pas et continue de faire du bien. Sous des apparences toujours rèches et austères, se cache un petit bijou de comédie vacharde sur les névroses de l'Amérique. La loupe grossissante du cinéaste découvre les tabous, explose les barrières morales et libère le langage (la présence, au détour d'un plan, du *Festin nu* de Burroughs n'est pas anodine) afin d'exposer dans leur nudité la plus crue l'hystérie et l'hypocrisie malades dont souffrent nos cousins américains. Les personnages sont clairement des archétypes qui s'aiment et se déchirent avec la même violence comme des pantins sado maso. Le principe est simple mais terriblement efficace : grossir le trait, exagérer, pour mieux dénoncer le refoulement et le paraître qui rongent les individus. Cette propension américaine (attention, d'autres civilisations peuvent être concernées) à rechercher la normalité à tous prix, à gommer et taire les tares, est admirablement disséquée par Solondz, comme dans tous ses films précédents.

Sébastien Mauge - À voir à lire

portait, à ses débuts, finissait, à force d'outrance, par affaiblir les pamphlets provocateurs qu'étaient *Bienvenue dans l'âge ingrat* ou *Happiness*. Sans même parler de compassion, Solondz se refusait le moindre soupçon de connivence à leur égard. Et ne sollicitait, de notre part, que gêne et mépris.

La haine a disparu. Ne subsiste, ici, qu'un rire plus désespéré que cynique (comme celui de James Mason à la fin de *l'Affaire Cicéron* de Mankiewicz). Voire, parfois, de vrais moments d'émotion : notamment lorsque le père pédophile s'en vient rendre visite à son aîné, totalement traumatisé à l'idée de pouvoir lui ressembler, un jour. Entre l'adulte et le jeune homme, Solondz filme, soudain, l'amorce d'une tendresse.

Cette générosité toute neuve rend encore plus féroce la brève rencontre, dans un bar, du père pédophile avec une femme vieillissante, en quête de sexe : Charlotte Rampling, étonnante, impressionnante. Comme les trois sœurs, cette femme cherche un homme "normal" et, dans son esprit, ça veut dire pas gay. Comme les trois sœurs, elle est un monstre, mais elle le sait. Elle l'accepte même, avec une morgue égale au mépris qu'elle se porte. Sans remords, ni regrets. "Seuls les perdants demandent pardon, c'est ça ?" lui demande celui qu'elle drague. "Seuls les perdants s'attendent à l'obtenir", lui réplique-t-elle. Voilà. Tout est dit.

Pierre Murat - Télérama

Avec ses discrètes références judéo-américaines, le film cristallise le marasme général d'une communauté qui a perdu ses référents, et qui s'étirole dans la misère d'une vie par procuration. *Life During Wartime* montre, à ce titre, la phase terminale d'un processus dont le loufoque *A Serious Man*, des frères Coen, diagnostiquait les premiers symptômes durant les années 1960. En 1998, Todd Solondz signait un film à l'humour corrosif, réduisant le "bonheur" à une bonne dose de névroses sous cloche. Un peu plus de dix ans plus tard, les personnages d'*Happiness* débarquent sous une autre peau (ils sont tous interprétés par de nouveaux acteurs) et dans un autre âge (de dix à vingt ans de plus, Solondz se fout bien des proportions). Assez logiquement, il est donc encore question, dans *Life During Wartime*, de famille et de pédophilie. Dans la lignée de *Palindromes*, son précédent film, Todd Solondz dynamite ici le malaise de la culpabilité (il faut savoir qu'il conduit à tous les coups au suicide), tout en n'épargnant pas l'absence de culpabilité (il faut savoir également qu'elle conduit, cette fois, à coup sûr à la suspicion). Entre un gamin terrorisé par l'idée qu'un geste affectueux puisse être un viol et une femme incapable (évidemment !) de faire respecter le programme de rédemption qu'elle soumet à son mari, en passant par une mère de famille qui perd la tête quand elle jouit, la galerie de personnages peinte par le cinéaste "décalé" ne manque pas de sel... Déroulant progressivement son récit comme s'il était projeté dans un miroir de plus en plus grossissant, ce film choral épingle ainsi les petits travers devenant grosses perversités d'une famille éclatée par la peur du jugement. La "morale" n'est pas sauve, malgré les apparences douces et acidulées d'une sitcom nineties, et la relève n'est pas assurée : le gamin ne conclue-t-il pas par un "je m'en fous de la liberté et de la démocratie, tout ce que je veux c'est mon père"». On n'est pas sorti d'un "temps de guerre"...

Ch.R. - Fiches du cinéma

Acerbe, provocateur mais terriblement juste, Todd Solondz a coutume de passer au vitriol les idéaux petit-bourgeois d'une Amérique éclaboussée par la culpabilité et l'hypocrisie. S'inscrivant librement dans la continuité narrative de *Happiness*, *Life During Wartime* concentre les fétichismes scénaristiques politiquement incorrects du cinéaste : désagrégation familiale et dégoût de soi, bandalisation de la monstruosité des hommes, illusion quotidienne du bonheur et de la normalité. Difficile et excessivement cynique sur le papier, le film basculerait vite dans la facilité scabreuse s'il ne brillait pas par son humour noir rudement spirituel. Le metteur en scène choque par son regard impitoyable sur l'époque mais ne se contente nullement de titiller le spectateur à coups de dialogues et de situations équivoques ankylosantes. Sa franche virtuosité éclate à la figure lorsqu'il ose rire des pires atrocités "morales" et déceler chez ses personnages les plus psychotiques une vulnérabilité attendrissante, permettant ainsi à son récit de respirer sans jamais l'affadir. Dans un tourbillon d'émotions violentes et contrastées, *Life During Wartime* décolle grâce à une poignée d'acteurs admirables (mentions spéciales à Ciaran Hinds en repenté pédophile devenu une sorte de martyr et au très jeune Dylan Riley Snider qui incarne finement les tourments de la pré-adolescence). En dépit d'une certaine proximité avec Todd Haynes, lui-même hanté par Douglas Sirk, Todd Solondz se détache du pur modèle mélodramatique hollywoodien pour privilégier un découpage en sketches proche de la série télévisée, un peu à la manière d'un Robert Altman, dans un souci d'immersion et d'identification immédiates. Chamboulé par ce spectacle tragicomique d'une rare lucidité, on se console à l'idée d'en savoir peut-être un peu plus sur l'esprit humain et ses fascinants paradoxes.

Astrid Karoual - La Critique [evene]